

# Laurent Tixador

■  
**IN SITU**  
**FABIENNE LECLERC**  
■

LAURENT TIXADOR  
VINYLE  
06.04.2019 — 11.05.2019  
■

14 BOULEVARD DE LA CHAPELLE  
75018 PARIS FRANCE  
T +33 (0)1 53 79 06 12  
WWW.INSITUPARIS.FR

■  
GALERIE IN SITU  
GALERIE@INSITUPARIS.FR  
■

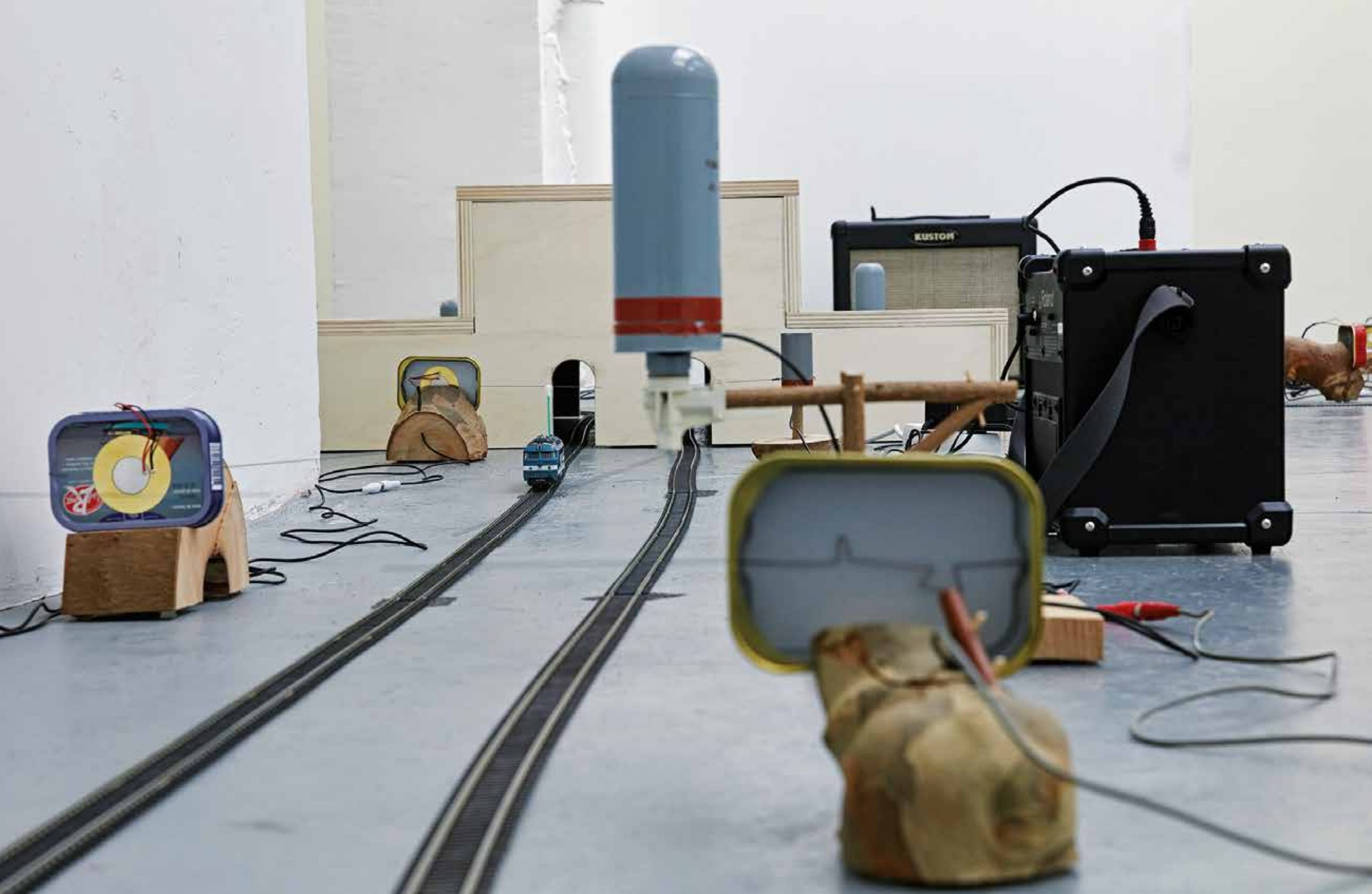
VINYLE

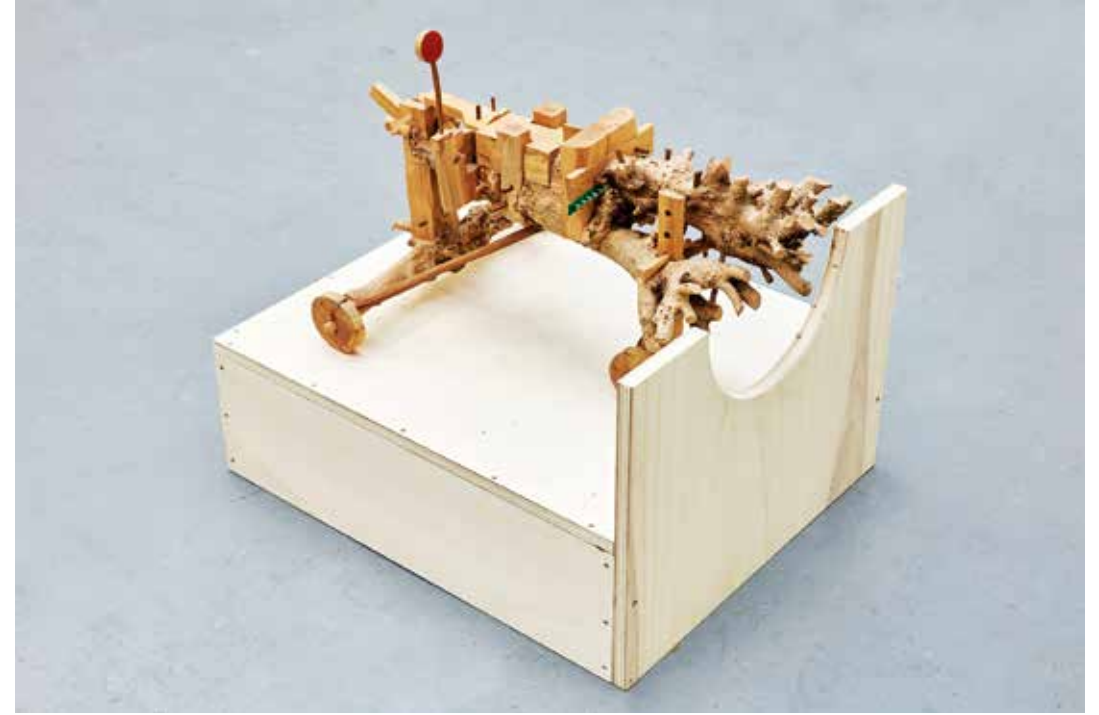


**VINYLE**













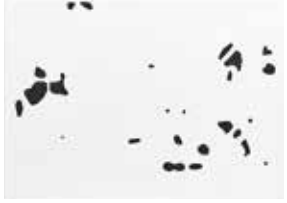


**LAURENT TIXADOR,  
DÉPOLLUER LES ESPRITS AU SON DE LA MUSIQUE TANTRIQUE**

Marie Maertens, avril 2019

À l'occasion de sa quatrième exposition avec la galerie In Situ - Fabienne Leclerc, Laurent Tixador se laisse aller à l'aventure du son, mais expérimente aussi la peinture. Étant parvenu à la construction et à l'architecture par la marche et le hasard de ses découvertes, il produit aujourd'hui de plus en plus de musique, toujours à partir de matériaux de récupération ou de seconde-main, poursuivant une nécessité écologique nourrie depuis dix-huit ans.

Chaque nouveau projet se révèle une expérience inédite pour Laurent Tixador lui-même, tant il laisse la sérendipité s'insérer dans son travail. Aujourd'hui, un petit train (*Loco System*) circule dans l'ensemble de la galerie, déclenchant la musique élaborée par son passage auprès d'une quarantaine d'instruments. Sorte de lancinante onirique qui rappelle les sonorités de son groupe *Les Portes de l'Enfer*, elle guide vers les autres œuvres, à l'exemple d'une série de peintures, médium que l'artiste n'avait jamais exercé et découlant de ses pérégrinations sur le glacier d'Aletsch, en Suisse. A la blancheur immaculée de la montagne, s'oppose de plus en plus du noir de carbone, provenant de la pollution environnante croissante. Les actes de Laurent Tixador sont ceux des gestes infimes, et dans cette symbolique d'enlever des déchets, il choisit d'extraire à la petite cuillère un kilo du matériau néfaste qu'il va employer tel un pigment monochrome sur les toiles. Il déplace les choses, et dépolluer un site naturel, même à un niveau modeste, est toujours salutaire. Cet acte peut encore évoquer le *Fusov*, rapporté en 2015 des îles Kerguelen, qu'il aime à citer car il démontre que certaines histoires s'avèrent plus passionnantes que d'autres. Ainsi, il découvrit un jour la présence de ces fusées de radiosondages soviétiques, tirées dans les années 1970, soit en pleine Guerre Froide, sur le territoire français, dont le premier niveau retombait sur terre ou en mer. Un récit dont personne n'est très fier, ayant pourtant laissé de nombreux lanceurs sur place... Dans un geste politique discret, mais assumé et affirmé, il choisit d'exhiber un projectile dans la galerie, lors de la précédente exposition qui lui était consacrée. Non seulement les peintures (*Carbone suie*) découlent de cette action, mais encore une multiprise, au titre éponyme, constituée de déchets collectés sur la plage de l'île de Ouessant et permettant la projection du film retraçant le ramassage en train de se faire.



Laurent Tixador travaille parfois en isolement total et s'est soumis à des séjours dans des grottes ou de minuscules îlots, dans lesquels il se retrouve seul, face à sa concentration extrême et à la construction mentale de ses projets futurs. Il n'hésite pas à affirmer, non sans humour que « dans 1.80 mètre de diamètre, il se passe forcément plein de choses ! » et que de son point de vue, « il s'agit réellement d'une expérience de voyage. » Pour d'autres histoires, il s'évade vers un inconnu géographique plus étendu et se laisse aller à une certaine errance, mettant également son corps en difficulté. J'ai rencontré Laurent Tixador quand je l'avais invité à participer à l'exposition *WANI*, montrée à la Fondation Ricard en 2011, dont j'étais le commissaire avec Paul Ardenne. L'exercice, qu'il s'était imposé, était de parcourir à pied 450 kilomètres, de Nantes à Paris, et de se mettre dans la peau d'un fugitif traqué par des chasseurs potentiels, appâtés par une récompense de 1000 euros. Logiquement, il donnait très peu d'indications sur son positionnement et indiquait juste qu'il se portait bien quand nous lui téléphonions de temps en temps. Enfin, le jour du vernissage, il arriva victorieux, affranchi et totalement épuisé, tant il s'était immiscé dans son rôle, à la manière d'un acteur, même s'il ne met jamais en avant une narration grandiloquente. Cette aventure m'a rappelé, quelques jours après la disparition de la cinéaste Agnès Varda, la quête absolue de liberté que brandit Mona, interprétée par Sandrine Bonnaire, dans *Sans Toit ni loi*. Non seulement dans le récit de cette jeune femme refusant les codes de la société et croisant les différents archétypes qui la peuplent – le bourgeois ou l'altermondialiste, l'altruiste ou le prédateur... – mais encore dans la réalisation de ce long-métrage pour lequel l'actrice de 18 ans avait dû se plier à la réalité du personnage et souffrir réellement du froid ou du manque d'hygiène. Agnès Varda s'était également incluse dans cette réalité et avait recueilli des auto-stoppeurs pour comprendre le quotidien des sans-abris ou erré dans certaines gares à la nuit tombée. Laurent Tixador allie cette instigation d'un déplacement fertile, à une quasi-fascination pour l'artisanat et à une volonté d'octroyer une farouche indépendance à chacune de ses pièces. Il les construit en totalité et doit être capable de comprendre l'ensemble de leurs agencements et, s'ils se sont complexifiés, sa première action, réalisée en 2001, s'était avérée comme « un geste fondateur ». Le principe en semble très simple : partir se balader dans les Dunes de Coutainville en juillet-août 2001 et ramasser un galet. Décider de le polir pour lui conférer un côté tranchant, qui permet de couper une branche, puis réaliser qu'accollée à la pierre, elle forme une hache qui peut couper un arbre, donc bâtir un abri. Quels que soient les cabanes, grottes ou autres lieux temporaires de vie, ils sont toujours quittés sans aucune source de pollution, car tout

est chevillé et coincé, sans l'emploi de vis ni de ficelle. Le plasticien est d'ailleurs aussi solitaire dans sa pratique que dans ses références. Il ne se reconnaît pas de confrère aux problématiques semblables, du moins avec la même radicalité, pas plus qu'une paternité avec Robert Filliou, auquel l'on pourrait penser dans cette élaboration du faire ou du mal faire et d'un semblant de bricolage, très conceptualisé, à partir de matériaux pauvres. Tout au plus concède-t-il adorer la manière de travailler d'un Werner Herzog, accueillant l'accident au sein de tournages, heureusement bien plus mouvementés que ne le sont ses propres performances.

Pour autant demeure chez les deux auteurs une conscience accrue de l'action en train de se produire : « Il faut mériter certains paysages et contextes, précise Laurent Tixador, car les surprises surgissent au sein d'espaces reculés et si je ne recherche pas de situations précises, je vais à l'aventure et vers l'inconnu. Quand on arrive dans un endroit, on ne voit au départ que les matériaux que l'on peut utiliser et les choses en superficie. On observe ce que tout le monde voit. Ensuite, on découvre des matières plus tenues et des solutions pour continuer à développer son implantation. Il faut savoir lire le contexte dans lequel on se trouve. L'observation est ma principale trousse à outils et, à force de me déplacer, j'élargis cette capacité de lecture. »

Il développe, en outre, sa capacité à pouvoir maîtriser et comprendre la fonction de tout ce qui l'entoure. Ainsi, se réjouit-il de la construction d'un canon (*Canon de buis*) d'une soixantaine de centimètres, représentant un nouveau challenge technique. Evidemment, Laurent Tixador ne l'emportera jamais dans ses voyages, mais nourrit la satisfaction de pouvoir le reproduire. Comme cette maquette (*Cagna*) qui est à l'effigie d'une cabane imaginée durant la Guerre 14-18, par un militaire allemand. Menant peu de recherches en amont, il a néanmoins rassemblé une collection d'images de ses habitations précaires que les soldats de l'arrière-front échafaudaient. Certaines étaient réalisées dans l'urgence, d'autres dans des utopies délirantes, quand une troisième catégorie tentait de recréer la coquetterie de douillettes maisons. L'artiste en avait déjà recontextualisé certaines dans le cadre de workshops, puis a conçu cette dernière pièce uniquement avec des éléments issus de sa poubelle, demeurant en autarcie chez lui. Loin d'être trash, l'objet se révèle fort délicat. Tout comme son concepteur témoigne, avec une grande mesure, de son engagement citoyen ou politique, notamment en réutilisant les nombreuses munitions de police qu'il ramasse régulièrement dans les rues de Nantes, pendant et après les manifestations.



*Mes Cagnac & camarades de la*

181. Guerre 1914-18. — SUR LE FRONT. Villa Pinede. — "Le Petit de France"

GUERRE 1914-1918. — Villages de Poissolles et de Malles (Ardennes) construits de terre crue par nos artilleurs de la 3<sup>e</sup> armée. — Etais construits by our artillerymen (d'après "L'Illustration"). — L.L.



Le parcours de Laurent Tixador révèle un certain caractère prémonitoire, particulièrement dans sa conscience écologique. Travailler avec des objets de récupération et des actes de déposition accompagne une volonté initiale de ne pas « produire d'œuvres d'art » et de ne pas encombrer l'espace. Sorte de contre-courant aux fastes et gaspilleuses années 1980, durant lesquelles il a grandi, mais aussi à une esthétique relationnelle qu'il vit de manière très personnelle, voire parfois un peu animale et sauvage. Il ressent les choses et, quand on l'interroge sur l'écologie, il répond qu'il s'agit simplement « de faire en sorte que les objets soient à leur place. » Certains adeptes du new-âge méditatif ou yogi pourraient également l'idolâtrer pour sa conception du temps présent. Là encore, Laurent Tixador nous surprendra quand il précise que ses séries préférées du moment portent sur de la science-fiction loufoque et bon marché ou des westerns de l'espace, qui étaient diffusés aux débuts des années 2000 et le plonge aujourd'hui dans une sorte de hors-temps rétro-futuriste. S'il a toujours une longueur d'avance, peut-être nous montre-t-il que l'avenir se développera dans des narrations plus chaotiques ou se détériorera, mais bercé des sons lancinants, chamaniques et hypnotiques qu'il se plaît désormais à jouer.

## LAURENT TIXADOR DEPOLLUTING SPIRITS TO THE SOUND OF TANTRIC MUSIC

Marie Maertens, april 2019

For this new exhibition at the In Situ gallery, Laurent Tixador has embarked on a sound adventure, but is also experimenting with painting. In the same way as he arrived at construction and architecture through walking and the randomness of his discoveries, he is now producing more and more music, always based on found or second-hand materials, pursuing an ecological necessity nourished for the last 18 years.

Each new project reveals a new experience for Laurent Tixador himself, given that he lets serendipity insert itself into his work. Today, a small train (*Loco System*) circulates throughout the gallery, setting off music created by its passage with about 40 instruments. A sort of dreamlike throbbing that recalls the sounds of his group Les Portes de l'Enfer, it guides the visitor to other works, like a series of painting, a medium that the artist had never practiced before and resulting from his peregrinations on the Aletsch glacier, in Switzerland. The immaculate whiteness of the mountain is increasingly contrasted with the black of carbon, coming from the growing surrounding pollution. Laurent Tixador's acts are those of minute gestures, and in this symbolism of removing waste, he chooses to extract with a teaspoon a kilo of harmful material that he will use a monochrome pigment on his canvases. He moves things and depollutes a natural site; even on a modest level and it is always beneficial. This act can also evoke the *Fusav*, brought back from the Kerguelen Islands, which he likes to cite because it shows that certain stories prove to be more exciting than others. So one day he discovered the presence of those Soviet sounding rockets, fired in the 1970s, right in the middle of the Cold War, on French territory, the first of which fell on land or in the sea. No one is very proud of this episode, although many launchers were left onsite... In a discreet, but assumed and asserted political gesture, he decided to exhibit a projectile in the gallery, during the preceding exhibition that was devoted to him. Not only did the paintings (*Carbone suie*) result from this action, but a multi-socket (*Multiprise*) as well, created from waste collected on the beach of Ouessant Island and permitting the projection of the film tracing the waste collection in progress.

Laurent Tixador sometimes works in complete isolation and stayed in cave or tiny islets, where he was alone, faced with his extreme concentration and the mental construction of his future projects. He doesn't hesitate to assert, with a touch of humor,



that “in 1.80 meters of diameter, a lot of things necessarily take place!” and that from his viewpoint, “it is really about a travel experience.” For other stories, he escapes to a broader geographic unknown and lets himself wander, also putting his body in difficulty. I met Laurent Tixador when I had invited him to take part in the “WANI” exhibition at the Fondation Ricard in 2011, of which I was the curator along with Paul Ardenne. The exercise, which he imposed on himself, was to walk 450 kilometers, from Nantes to Paris, and to put himself in the shoes of a fugitive tracked by potential bounty hunters, lured by a reward of 1,000 euros. Logically, he provided very few indications of his position and just indicated that he was well when we called him from time to time. Lastly, on the day of the preview showing, he arrived victorious, free and totally exhausted, given how much he had inserted himself into his role, like an actor, even if he never put forward a bombastic narration. This adventure reminded me, a few days after the death of the filmmaker Agnès Varda, of the absolute quest for freedom brandished by Mona, interpreted by Sandrine Bonnaire, in *Sans Toit ni loi*. Not only in the tale of this young woman who rejected society’s codes and crossing the different archetypes that peopled it – the bourgeois or the anti-globalist, altruist or predator – but also in the shooting of this feature-length film in which the 18-year-old actress had to abide by the reality of the character and really suffer from the cold or lack of hygiene. Agnès Varda also included herself in this reality and had picked up hitchhikers to understand the daily life of the homeless or wandered in certain train stations at nightfall. Laurent Tixador combines this instigation of a fertile voyage with a near-fascination with craft and a desire to grant a fierce independence to each of his pieces. He builds them in totality and must be able to understand all their organizations and, if they became complex, his first action, carried out in 2001, proved to be “a founding gesture.” Its principle seems very simple: take off and stroll on the Coutainville dunes in July and August 2001 and pick up a stone. Decide to polish it to give it a cutting edge, which makes it possible to cut off a branch, then realize that attached to the stone, it forms an ax that can cut down a tree, then build a shelter. Whether they are huts, caves or other temporary living spaces, they are always left without the slightest source of pollution, because everything is pegged and wedged without using screws or string. The plastic artist is moreover as solitary in his practice as he is in his references. He does not acknowledge any fellow artists with similar issues, at least with the same radicalness, no more than any affiliation with Robert Filliou of whom one could think in this elaboration of making or badly making and of a semblance of very conceptualized tinkering, using poor materials. At the very most, he admits that he loves, for example, Werner Herzog’s way of working, welcoming the accident in his shootings, fortunately much more eventful than his own performances. Nonetheless, there remains in the two actors a growing awareness of action being produced: “You have to deserve certain landscapes and contexts,” Laurent Tixador points out, “because sur-

prises crop up in out-of-the-way spaces and if I don’t seek out precise situations, I look for adventure and the unknown. When you arrive in a place, you only see at the beginning the materials that you can use and things on the surface. You observe what everyone sees. Next, you discover more subtle materials and solutions to continue to develop your siting. You have to know how to read the context in which you find yourself. Observation is my main toolbox and, by dint of moving around, I broaden this reading capacity.” He has furthermore developed his capacity to be able to master and understand the function of everything that surrounds him. Consequently, he was delighted about the construction of a cannon (*Canon de buis*) about 60 centimeters long, representing a new technical challenge. Obviously, Laurent Tixador will never take it with him when he travels, but nourishes the satisfaction of being able to reproduce it, as in this model (*Cagna*), which is an effigy of a hut imagined in World War I by a German soldier. Conducting little research ahead of time, he nevertheless brought together a collection of images of his precarious dwellings that the soldiers of the rear line built. Some were done in a great hurry, others in a delusional utopia, while a third category attempted to recreate the coquetry of cozy homes. The artist had already put some of them back into context in the framework of workshops, then he designed that last piece using nothing but elements from his garbage can, remaining in autarky in his own home. Far from being trash, the object proves to be very delicate. It is just like what a designer shows, with considerable moderation, of his civil or political commitment, notably by reusing the numerous police munitions that he regularly picks up in the streets of Nantes, during and after demonstrations.

Laurent Tixador’s itinerary reveals a certain premonitory character, particularly in his ecological awareness. Working with found objects and things deposited here and there accompanied an initial desire to not “produce works of art” and to not clutter up space. It was a sort of counter-current to the pompous and wasteful 1980s during which he grew up, but also to a relational aesthetic that he experiences in a very personal way, sometimes even in a somewhat animal and wild manner. He feels things and, when he is questioned on ecology, he answers that it is simply a matter of “doing what’s needed so that objects are in their place.” Some followers of the meditative or yogi New Age could also idolize him for his concept of the present time. Here too, Laurent Tixador will surprise us when he points out that his favorite series of the moment are about crazy and cheap science fiction or space westerns that were released in the early 2000s and thrust him today into a sort of retro-futuristic out-of-time. If he has always been one step ahead, perhaps he shows us that the future will develop in more chaotic narrations or will deteriorate, but rocked by the throbbing, shamanic and hypnotic sounds that he now takes pleasure in playing.



Trois premières doubles-pages /  
Previous double page  
Vues de montage / Installation views, 2019

Et par ordre d'apparition /  
And in order of appearance

*Platine en Bois*, 2019  
Bois de platane, papier /  
Plane tree wood, paper  
109 x 104 x 203 cm

*Canon en Buis*, 2018  
Buis / Boxwood  
69 x 60 x 75,5 cm

Vue d'exposition / Exhibition view, 2019

*Jumping Bean*, 2009  
Bouteille en verre 4,5 L, matériaux divers /  
Glass bottle 4.5 L, various materials  
52 x 50 x 30,5 cm

*Croisière sur Berge*, 2016  
Bouteille en verre 4,5L, matériaux divers /  
Glass bottle 4.5 L, various materials  
44 x 50 x 20 cm

*Kerguelen 62<sup>ème</sup>*, 2012  
Bouteille en verre 4,5 L, bois de rennes,  
matériaux divers /  
Glass bottle 4.5 L, Raindeer woods,  
rocket truncated, various materials  
50 x 80 x 26 cm

*Blockhaus*, 2018  
Bouteille en verre 4,5 L, béton, matériaux divers /  
Glass bottle 4.5 L, various materials  
42 x 51 x 30 cm

*Multiprise*, 2017  
Déchets plastiques et métalliques ramassés  
en bord de mer - île d'Ouessant /  
Plastic and metal waste picked up by the sea -  
Île d'Ouessant  
Dimensions variables / various dimensions

Vue d'exposition / Exhibition view, 2019

Vue d'exposition / Exhibition view, 2019

*Carbone Suie*, 2017  
Plâtre et particules éoliennes de carbone suie  
prélevées sur le glacier Aletch /  
Gypsum and sooty carbon wind particles  
from the Aletch Glacier  
48,5 x 67,5 x 3 cm

*Les cagnas*, de 2016 à 2018  
Différentes restitutions d'habitats  
de circonstance construits par des soldats  
au repos pendant la guerre de 1914-1918 /  
Different restitutions of occasional habitats  
built by soldiers at rest during World War I

*Cagna*, 2018  
Matériaux issus de la poubelle de l'artiste /  
Materials from the artist's trash  
37 x 25 x 33 cm

En couverture :  
Déchets plastiques ramassés en bord de mer  
dans le cadre d'une résidence au Musée  
de la Marine de Port Louis, mai 2019 /  
Plastic waste collected by the sea as part  
of a residence at the Port Louis Marine Museum,  
May 2019